

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[Le] divorce [Document électronique] / de Regnard

PROLOGUE SCENE 1

p27

Arlequin, seul, sortant en colère.  
Hé ! Que diable, messieurs, ne sauriez-vous mieux  
prendre votre temps pour être malades ? Cela est de  
la dernière impertinence, de se trouver mal quand il  
faut gagner de l' argent. Que voulez-vous que je  
fasse de tout ce monde-là ? (aux auditeurs.)  
messieurs, ce que je vais vous dire vous déplaira  
peut-être ; mais, en vérité, j' en suis plus fâché  
que vous, et personne n' y perd tant que moi. Nous ne  
pouvons pas jouer la comédie aujourd' hui ; voilà  
notre portier qui vient de se trouver mal, et  
Pantalon, qui devoit faire un rôle de Patrocle,  
est indisposé. On va vous rendre votre argent à la  
porte. Vous voyez, messieurs, que nous ne suivons  
pas les mauvais exemples, et que nous rendons  
l' argent, quoique la comédie soit commencée.

PROLOGUE SCENE 2

p28

Mercure, Arlequin.  
Mercure chante.  
Terminez vos regrets, que votre douleur cesse ;  
dans votre sort Jupiter s' intéresse,  
et vient pour empêcher que tu rendes l' argent.

PROLOGUE SCENE 3

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Jupiter, Mercure, Arlequin.  
Mercure continue de chanter.  
Je le vois qui descend.

(Jupiter descend, monté sur un dindon.)  
qu' un changement favorable  
nous arrête dans ces lieux,  
pour voir un spectacle aimable ;  
c' est l' ordre irrévocable  
du souverain des dieux.

Jupiter.

Arlequin.

Arlequin.

Jupiter.

Jupiter.

Je descends exprès des cieux pour voir une  
répétition de la pièce nouvelle qu' il y a si  
long-temps que tu promets. On dit que l' on y sépare  
un mari

p29

d' avec sa femme ; et comme Junon est une carogne  
qui me fait enrager, je pourrai bien en faire venir  
la mode là-haut.

Arlequin.

Mais, Monsieur Jupiter, quelle apparence ? Nous  
ne la savons pas encore : il va venir un  
débordement de sifflets de tous les diables.

Jupiter.

Ne te mets pas en peine ; j' ai fait provision de  
quantité de foudres de poche ; et le premier  
siffleur qui branlera, par la mort ! Je lui brûlerai  
la moustache.

Arlequin.

Oh ! Tout doucement, Monsieur Jupiter ; ne  
choquons point le parterre, s' il vous plaît ; nous  
en avons besoin : cela ne se gouverne pas comme  
votre tête. (au parterre.) messieurs, puisque  
Jupiter l' ordonne, et que d' ailleurs... l' occasion...  
de la faveur... votre bonté... votre argent... qu' on  
a de la peine à rendre ; ... vous voyez bien,  
messieurs, que nous vous allons donner le divorce.

Jupiter.

Je vais me placer aux troisièmes loges pour mieux  
voir.

Arlequin.

Ah ! Monsieur Jupiter, un gentilhomme comme vous  
aux troisièmes loges ?

Jupiter.

Je me suis amusé, en venant, à jouer à la boule

p30

aux petits-carreaux, contre quatre procureurs qui ne m' ont laissé que trente sous.

Arlequin.

Où diable vous êtes-vous fourré là ? Ces messieurs-là savent aussi bien rouler le bois que ruiner une famille. (Jupiter remonte en l' air, et Arlequin le rappelle.) Monsieur Jupiter, si vous vouliez me laisser votre monture, je la ferois mettre à la daube : aussi bien les dieux de l' opéra, qui sont bien montés quand ils viennent, s' en retournent toujours à pied.

Mercure.

Ô déplorable coup du sort !

Ô malheur !

Arlequin.

Je frémis ; parle.

Mercure.

Patrocle est mort.

## ACTE 1 SCENE 1

p32

La scène est à Paris.

p33

Aurélio, Mezzetin.

Aurélio fait part à Mezzetin du chagrin que lui cause l' union mal assortie de sa soeur avec Sotinet, et lui dit qu' il vient à Paris dans le dessein de prendre des mesures pour opérer leur séparation. Mezzetin offre de seconder ses vues, avec d' autant plus de plaisir qu' il en veut à Sotinet, parcequ' il l' a surpris dans sa cave avec la servante du logis, et lui a donné des coups de bâton. Mezzetin regrette d' avoir perdu son ami Arlequin, dont le génie intrigant lui auroit été d' un grand secours ; mais le pauvre garçon s' est avisé de se faire pendre...

## ACTE 1 SCENE 2

Arlequin, Mezzetin.

Arlequin en habit de voyage, avec une méchante

soubreveste, un chapeau de paille, des bottes, et un bâton à la main. Vers la cantonnade :  
oui, messieurs, étranger, étranger, arrivé  
tout-à-l' heure dans cette ville. Le diable emporte  
toute la

p34

race badaudique ! Je n' ai jamais vu de gens plus curieux, ni plus insolents ; ils crient après moi, il a chié au lit, il a chié au lit, comme si j' étois un masque. Mais... (il aperçoit Mezzetin.)

Mezzetin, regardant Arlequin.

Je crois...

Arlequin.

Il me semble...

Mezzetin.

Que j' ai vu cet homme-là pendu quelque part.

Arlequin.

D' avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

Mezzetin.

Arl...

Arlequin.

Mez...

Arlequin.

Arlequin.

Mezzetin.

(ensemble.)

ah ! Parente ! Parente !

(ils s' approchent. Mezzetin, levant les bras pour embrasser Arlequin, laisse tomber son manteau ; Arlequin, qui fait semblant d' embrasser Mezzetin, passe sous son bras, ramasse le manteau, et s' en va.)

Mezzetin, l' arrêtant.

Mais ce manteau-là m' appartient.

Arlequin.

Je l' ai trouvé à terre.

p35

Mezzetin.

En vérité, je suis ravi de te voir. Je parlois tout-à-l' heure de toi. Tu arrives fort à propos pour rendre service à Monsieur Aurélio, dans une affaire de conséquence.

Arlequin.

Qui ? Monsieur Aurélio, mon ancien maître ? Celui qui a tant de noblesse, et qui n' a jamais le sou ?

Mezzetin.

Lui-même : il est aussi gueux à présent comme il étoit du temps que tu le servois.

Arlequin.

Tant pis ; car je ne suis pas aussi sot que je l' ai été, moi ; et je ne m' emploierai jamais pour qui que ce soit, qu' auparavant je ne sois assuré de la récompense.

Mezzetin.

Va, va, le seigneur Aurélio est honnête homme. Sers-le bien, et ne te mets point en peine ; tes gages te seront bien payés ; et si l' affaire que j' ai en tête réussit, je te réponds d' une bonne récompense. Mais tire-moi d' un doute : il a couru un bruit que tu avais été pendu, et je te croyois déjà bien sec.

Arlequin.

Eh ! Point du tout ; je me porte le mieux du monde : il est vrai que j' ai eu quelque petite indisposition, et que j' ai été sur le point de mourir de la courte haleine ; mais je m' en suis bien guéri.

p36

Mezzetin.

Conte-moi donc ta maladie.

Arlequin.

Oui-dà. Tu sais bien que j' ai toujours aimé les grandes choses : dès le temps même que nous avions l' honneur de servir ensemble le roi sur ses galères...

Mezzetin.

Ne parlons point de cela ; je sais que tu as toujours été homme d' esprit.

Arlequin.

Je n' eus pas plus tôt quitté la rame, que je me jetai malheureusement dans les médailles.

Mezzetin.

Comment, dans les médailles ? Dans les antiques ?

Arlequin.

Non, dans les médailles ; c' est-à-dire que quand je n' avois rien à faire, pour me désennuyer, je m' amusois à mettre le portrait du roi sur des pièces de cuivre, que je couvrais d' argent, et que je donnois à mes amis pour du pain, du vin, de la viande, et autres choses nécessaires : mais comme il y a toujours des envieux dans le monde (voyez, je vous prie, comme on empoisonne les plus belles actions de la vie ! ), on fut dire à la justice que je me mêlois de faire de la fausse monnoie.

Mezzetin.

Quelle apparence ?

Arlequin.

D' abord la justice m' envoya prier de lui aller parler.

Mezzetin.

Qui envoya-t-elle ? Des pages ?

Arlequin.

Nenni, diable ! C' étoient tous gens de distinction et qualifiés. Ils avoient des épées, des plumets bleus, des mousquetons.

Mezzetin.

Je vous entendez ; poursuivez.

Arlequin.

Ces messieurs montèrent donc dans ma chambre, et, le plus honnêtement du monde, me prièrent, de la part de la justice, de lui aller parler tout-à-l' heure ; qu' il y avoit un carrosse à la porte, qui m' attendoit.

Mezzetin.

Et vous ?

Arlequin.

Et moi, j' eus beau dire que j' avois affaire, que je ne pouvois pas sortir, que j' irois une autre fois, il me fut impossible de résister aux honnêtetés et aux empressements de ces messieurs-là.

Mezzetin, à part.

Aux honnêtetés des pousse-culs.

Arlequin.

Oh, pour cela, rien n' est plus vrai ; je n' ai jamais vu de gens plus honnêtes. L' un m' avoit pris par un bras, aussi m' avoit fait l' autre, en me disant le plus obligéamment du monde : oh ! Puisque nous avons été assez heureux que de vous trouver, vous ne nous

échapperez pas, et nous aurons le plaisir de vous emmener avec nous ; et à force de civilités, ils m' entraînèrent dans leur carrosse, et me conduisirent à la justice. D' abord que je fus arrivé, on me présenta à cinq ou six visages vénérables, qui étoient assis sur des fleurs-de-lis.

Mezzetin.

Fort bien ! Et ces messieurs ne vous prièrent-ils point de vous asseoir ?

Arlequin.

Assurément. Celui qui étoit au milieu d' eux me dit : n' est-ce point vous, monsieur, qui vous mêlez de médailles ? à quoi je répondis fort modestement : oui, monsieur, pour vous rendre mes très humbles services. Vous êtes un honnête homme, ajouta-t-il ; tout-à-l' heure nous allons parler à vous ; asseyez-vous toujours en attendant.

Mezzetin.

Et où t' asseoir ? Dans un fauteuil ?

Arlequin.

Bon ! Sur une petite chaise de bois qu' on avoit mise à côté de moi. Ces messieurs donc, après s' être parlé à l' oreille, me demandèrent encore si véritablement c' étoit moi qui avois cet heureux talent ? Je leur répliquai qu' oui, que je leur demandoisi excuse si je ne faisois pas aussi bien que je l' aurois souhaité ; mais que j' avois grande envie de travailler, et qu' avec le temps, j' espérois devenir plus habile.

p39

Mezzetin.

Fort bien. Et eux parurent fort contents de votre déclaration ?

Arlequin.

Vous l' avez dit. Je remarquai que mon discours les avoit réjouis ; mais cela n' empêcha pas qu' ils ne me condamnassent sur l' heure à être pendu et étranglé à la Croix Du Trahoir.

Mezzetin.

Quel malheur !

Arlequin.

Quand j' entendis qu' on m' alloit pendre, je commençai à crier : mais, messieurs, vous n' y pensez pas. Me pendre, moi ! Je ne suis qu' un jeune homme qui ne fais que d' entrer dans le monde ; et d' ailleurs, je n' ai pas l' âge compétent pour être pendu.

Mezzetin.

C' étoit une bonne raison celle-là.

Arlequin.

Aussi y eurent-ils beaucoup d' égard ; et, pour faire les choses dans l' ordre, ils me firent expédier une dispense d' âge. Me voilà donc dans la charrette. Je ne disois mot ; mais j' enrageois comme tous les diables. Nous arrivons enfin à la Croix Du Trahoir, au pied de cette fatale colonne qui devoit être le *non plus ultrà* de ma vie, et qu' on appelle vulgairement la potence. Comme j' étois fort fatigué du voyage, j' avois soif, je demandai à boire : on me proposa si je voulois de la bière. Je dis que non, et que cela pourroit par la

p40

suite me donner la gravelle ; je priai seulement les archers de me laisser boire à la fontaine. On se range en haie ; je m' approche de la fontaine ; je

donne un coup d'oeil autour de moi, et zest, je m'élançai la tête en avant dans le robinet de la fontaine. Les archers, surpris, coururent à moi, et me tirent par les pieds ; et moi je m'enfonçai toujours avec les mains, de manière que j'entrai tout entier dans le tuyau de la fontaine, et il ne resta aux archers que mes souliers pour les pendre. Du robinet de la fontaine, je descendis dans la Seine ; de là, je fus à la nage jusqu'au Havre-De-Grace ; au Havre-De-Grace, je m'embarquai pour les Indes, d'où me voilà présentement de retour ; et voici mon histoire achevée.

Mezzetin.

Il ne me reste qu'une difficulté, qui est de savoir comment, gros comme tu es, tu as pu te fourrer dans le robinet de la fontaine.

Arlequin.

Va, va, mon ami, quand on est près d'être pendu, on est diablement mince.

Mezzetin.

Tu as, ma foi, raison. Va m'attendre au Petit Trianon ; dans un moment je suis à toi, et je te mènerai chez M Aurélio. Mais d'où vient que tu n'enfonce pas tes pieds jusqu'au fond de tes bottes, et que tu marches sur la tige ?

Arlequin.

Je le fais exprès pour épargner les semelles.

(il s'en va.)

## ACTE 1 SCENE 3

p41

Mezzetin, seul.

Je tire bon augure de l'affaire de Monsieur Aurélio, et la fortune ne nous a pas renvoyé Arlequin pour rien. Mon maître m'a ordonné tantôt de lui amener un barbier : il ne faut pas manquer cette occasion pour lui voler sa bourse ; elle servira à mettre nos affaires en train. Allons trouver Arlequin.

## ACTE 1 SCENE 4

Le théâtre représente l'appartement de M Sotinet.

Sotinet, Pierrot.

Sotinet.

Entends-tu bien ce que je te dis ?

Pierrot.

Oui, monsieur ; vous me dites d' empêcher que madame n' entre dans la maison, et de lui fermer la porte au nez.

Sotinet.

Animal, c' est tout le contraire : je te dis de ne laisser entrer personne pour voir ma femme, et de fermer la porte au nez de tous ceux qui se présenteront.

Pierrot.

Eh bien ! Monsieur, n' est-ce pas ce que je dis ?  
Mais, à propos, vous êtes donc jaloux ?

p42

Sotinet.

Ce ne sont pas là tes affaires.

Pierrot.

Ah, ah, ah ! Cela est plaisant ! De quoi diable vous êtes-vous avisé de vous marier à l' âge que vous avez ? Ne savez-vous pas bien qu' un vieux mari est comme ces arbres qui ne portent point de bons fruits, et qui ne servent que d' ombre ?

Sotinet.

Impertinent, tes épaules te démangent bien.

Pierrot.

Il y a là-dedans un barbier.

Sotinet.

Fais-le entrer.

## ACTE 1 SCENE 5

Sotinet, Arlequin, en barbier ; Mezzetin, en maître Jacques.

Arlequin, à Sotinet.

On m' a dit, monsieur, que vous aviez besoin d' un homme de ma profession ; je viens vous offrir mes services.

Sotinet.

Ah ! Monsieur, je suis ravi de vous voir ; faites-moi, s' il vous plaît, la barbe, le plus promptement que vous pourrez.

Arlequin.

Ne vous mettez pas en peine, monsieur ; dans deux petites heures votre affaire sera faite.

p43

Sotinet.

Comment, dans deux heures ! Je crois que vous vous moquez.

Arlequin.

Oh ! Que cela ne vous étonne pas : j' ai bien été trois mois entiers après une barbe, et tandis que je rasois d' un côté, le poil revenoit de l' autre : mais présentement je suis plus habile ; vous allez voir.

(il déploie ses outils, ôte son manteau, et le met au cou de Sotinet, au lieu de linge à barbe.)

Sotinet.

Mais qu' est-ce donc que vous m' avez mis au cou ?

Arlequin.

Ah ! Ma foi, je vous demande pardon : l' empressement de vous raser m' a fait prendre mon manteau pour votre linge à barbe. Allons, toi, donne-moi le linge, vite.

(Mezzetin lui donne le linge.)

Sotinet, regardant Mezzetin.

Qui est cet homme-là !

Arlequin.

C' est maître Jacques, celui qui accommode mes outils. Venez, maître Jacques, repassez-moi ce rasoir pour faire la barbe à monsieur.

Mezzetin prend le rasoir, et contrefaisant le rémouleur, d' une jambe figure la roue de la meule, et avec la bouche, il contrefait le bruit que fait le rasoir quand on le pose sur la meule pour le repasser, et celui que font les gouttes d' eau qui tombent sur la roue pendant qu' on repasse ; ce qu' Arlequin explique à mesure à Sotinet. à la fin, après plusieurs

p44

Iazzis de cette nature, Mezzetin chante un air italien ; puis, donnant le rasoir à Arlequin, lui dit :

la bourse est de ce côté-ci ; ne la manque pas.

(il s' en va.)

Sotinet.

Voilà un plaisant homme !

Arlequin.

Allons, allons, monsieur, je n' ai point de temps à perdre. Mettez-vous là.

(il le pousse rudement dans un fauteuil, et lui prenant le nez, lui met des morailles.)

Sotinet, criant.

Hai, hai, hai ! (il arrache les morailles, et les jette par terre.) eh ! Que diable faites-vous là ?

Me prenez-vous pour un cheval ?

Arlequin.

Point du tout, monsieur ; mais c' est qu' il y a des gens qui sont terriblement rétifs sous le fer, et avec cet instrument-là, on leur couperoit la gorge, qu' ils ne diroient mot.

Sotinet.

Vraiment, je le crois bien.

Arlequin prend un bassin fait en forme de pot-de-chambre, et le met sous le nez de Sotinet pour le raser.

Sotinet, prenant le bassin.

Qu' est-ce que cela ?

Arlequin.

C' est un bassin à deux mains.

(Arlequin le lave, en lui donnant de temps en temps des soufflets ; puis tire une grosse boule, dont il se sert pour

p45

savonnette, et après en avoir bien frotté le visage de Sotinet, il la lui laisse tomber sur un pied.)

Sotinet.

Qu' est-ce donc que cela signifie ? Avez-vous entrepris de m' estropier ?

(il se lève.)

Arlequin, repoussant violemment Sotinet sur le fauteuil.

Que de babil ! Tenez-vous donc, si vous voulez ; croyez-vous que je n' aie que vous à raser ?

(il le rase avec un rasoir d' une grandeur à faire peur.)

Sotinet.

Allez tout doucement ; vous m' écorchez tout vif.

Arlequin.

C' est que vous avez le cuir si dur, que vous ébréchez tous mes rasoirs.

(il prend un cuir à repasser, et l' accroche par un bout au cou de Sotinet, tenant l' autre bout de la main gauche ; et pour avoir plus de force à repasser son rasoir qu' il tient de la main droite, il lève un de ses pieds et l' appuie rudement sur l' estomac de Sotinet ; puis, tirant le bout du cuir de toute sa force, il repasse dessus son rasoir, de manière qu' il étrangle Sotinet, qui à peine peut crier.)

Sotinet.

Miséricorde ! Je suis mort ! Au secours ! On m' étrangle !

(il se lève pour appeler du monde.)

Arlequin, le prenant et l' obligeant de nouveau à se rasseoir dans le fauteuil.

La peste m' étouffe, si vous branlez, je vous coupe

la gorge. Quel homme êtes-vous donc ?

p46

Sotinet, bas.

Il faut filer doux ; ce coquin-là le feroit comme il  
le dit : il a une mauvaise phisionomie. (haut,  
pendant qu' Arlequin le rase.) dis-moi, mon ami, de  
quel pays es-tu ?

Arlequin.

Limousin, monsieur, pour vous rendre service.

Sotinet.

Limousin ! Et y a-t-il des barbiers de ce pays-là ?

Je croyois qu' il n' y en avoit que de gascons.

Arlequin.

Je crois aussi être le premier de mon pays qui ait  
embrassé le parti de la savonnette. J' étois  
auparavant tailleur de pierres ; et comme on disoit  
que j' avois beaucoup de légèreté dans la main, je  
crus que je serois plus propre à ce métier-ci (il  
lui met la main dans la poche) ; et de tailleur de  
pierres, je me suis fait tailleur de barbes.

Sotinet, lui surprenant la main dans sa poche.

Il me semble que vous avez la main gauche bien plus  
légère que la droite.

Arlequin.

Ah ! Monsieur, vous vous moquez ! Ce sont de petits  
talents qu' on reçoit de la nature, et dont un  
honnête homme ne doit pas se glorifier.

Sotinet.

Avez-vous bien des pratiques ?

Arlequin.

Tant, que je n' y saurois suffire. C' est moi qui fais

p47

la barbe et les cheveux à tous les limousins qui  
viennent ici travailler, et j' ai une pension de la  
ville pour faire tous les quinze jours le crin au  
cheval de bronze. (il lui vole sa bourse sans qu' il  
s' en aperçoive, et cesse de le raser en criant : )  
hai ! Hai !

Sotinet.

Qu' avez-vous ? Vous trouvez-vous mal ?

Arlequin.

Point, point ; voilà qui est passé. (il le rase, puis  
se met à crier : ) hai ! Hai !

Sotinet.

Comment donc ? Mais vous avez quelque chose ?

Arlequin.

Oh ! Pour le coup, je n' y puis plus tenir. Hai ! Hai !  
Hai ! Une colique épouvantable qui me prend... je suis  
à vous tout-à-l' heure. Hai ! Hai ! Hai ! (il s' en va,  
et revient sur ses pas.)

Sotinet.

Je n' ai jamais vu un pareil original... mais vous  
voilà ? Avez-vous déjà été à la garde-robe ?

Arlequin.

Point du tout, monsieur ; cela n' en valoit pas la  
peine : j' ai changé d' avis, et j' ai mieux aimé  
insulter la doublure de ma culotte que de vous faire  
attendre plus long-temps.

Sotinet, portant sa main devant son nez.

Comment, impudent ! Je vous trouve bien hardi de vous  
approcher de moi en l' état où vous êtes.

p48

Arlequin.

Qu' appelez-vous, monsieur, s' il vous plaît ? Chacun  
ne fait-il pas de sa culotte ce qu' il lui plaît ?

Sotinet.

Sortez, insolent ! Si je faisois bien, je vous  
ferois jeter par les fenêtres.

Arlequin.

Comment, mardi, par les fenêtres ! Est-ce ainsi  
qu' on insulte un officier public ? (il s' approche  
de Sotinet, qui veut le battre, et lui fait un  
collier de son bassin, qu' il lui casse sur la tête,  
et s' enfuit.)

Sotinet court après, en criant :  
arrête ! Arrête ! Arrête !

## ACTE 1 SCENE 6

Le théâtre représente l' appartement d' Isabelle.

Isabelle, Colombine.

Isabelle.

Ah ! Colombine, quel bruit épouvantable ! Quelle  
rumeur ! Mais il faut qu' on ait perdu l' esprit, de  
faire un tintamarre semblable dans mon antichambre !  
Quelle brutalité de m' éveiller à l' heure qu' il est !  
Non, je ne crois pas qu' il soit encore midi ; il n' y  
a pas trois heures que je suis rentrée. Je crois,  
Colombine, que je suis faite d' une jolie manière.  
(elle se regarde dans un miroir.) ah ! L' horreur !  
Quelle extinction de teint !



Colombine.

Eh ! Là, là ; consolez-vous, madame ; vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et de quoi vous embarrasserez-vous de votre teint ? Il ne tiendra qu'à vous de l' avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire ? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour réparer de trente méchantes nuits la plus obstinée.

Isabelle.

Ah ! Fi, Colombine, avec ton rouge ! Tu me mets au désespoir. Crois-tu que je puisse me résoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas ? J' ai une conscience si délicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne se seroient pas faites de bonne guerre, et je crois que je mourrois de honte d' avoir dix années de plus que mon visage.

Colombine.

Bon, bon, mademoiselle, vous avez là un plaisant scrupule ; la beauté que l'on achète n'est-elle pas à soi ? Qu' importe que vos joues portent les couleurs d'un marchand ou les vôtres, pourvu que cela vous fasse honneur ? Pour moi, je trouve quelques femmes d' aujourd' hui d'un parfaitement bon goût ; de toute l' année elles en ont fait un carnaval perpétuel ; elles peuvent aller au bal à coup sûr, sans crainte d'être connues.

Isabelle.

Mon dieu ! Les femmes ne sont-elles pas assez déguisées sans se masquer encore ? Et pourquoi veulent-elles

p50

peindre leur peu de sincérité jusque sur leur visage ? Pour moi, je ne suis point de ce nombre-là ; j'aime mieux qu'on me trouve un peu moins jolie, et être un peu plus vraie.

Colombine.

Ho ! Par ma foi, voilà une belle délicatesse de sentiments. Il n'y a plus que le rouge qui se met à la toilette qui marque la pudeur des femmes d' aujourd' hui ; elles ne rougissent jamais sans cela. Et que seroit-ce donc, madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la dernière maîtresse que je servois, qui changeoit tous les six mois de peau.

Isabelle.

Bon ! Tu te moques, Colombine : est-ce que tu as vu cela ?

Colombine.

Si je l'ai vu ? C'étoit moi qui faisois l' opération ;

elle me faisoit prendre la peau de son front, que je tirois de toute ma force ; elle crooit comme un beau diable, et moi je riais comme une folle ; il me sembloit habiller un levraud : mais ce qui est de meilleur, c' est qu' elle portoit toujours sur elle, dans une boîte, la peau de son dernier visage calcinée, et disoit qu' il n' y avoit rien de si bon pour les élevures et les bourgeons.

Isabelle.

Tu veux t' égayer, Colombine.

Un laquais.

Mademoiselle, voilà un homme qui demande à vous parler.

p51

Isabelle.

Qu' on le fasse entrer.

#### ACTE 1 SCENE 7

Isabelle, Colombine ; M De Trotenville, maître à danser, sur un petit cheval.

Trotenville.

Je crois, mademoiselle, que vous n' avez pas l' honneur de me connoître ; mais quand vous saurez que je m' appelle Monsieur De La Gavotte, sieur de Trotenville, vous devinerez aisément que je suis maître à danser.

Isabelle.

Votre nom, monsieur, est assez connu dans Paris ; et j' espère devenir une bonne écolière, ayant pour maître le plus habile homme du métier.

Trotenville.

Ah ! Madame ! Vous mettez ma modestie hors de cadence ; et quand on n' a, comme moi, qu' un mérite léger et cabriolant, pour peu qu' on l' élève par des louanges un peu fortes, il court risque, en tombant, de se casser le cou.

Colombine.

Miséricorde ! Que Monsieur De Trotenville a d' esprit !

Isabelle.

Il est vrai que voilà une pensée qui est tout-à-fait bien mise en oeuvre ; c' est un brillant.

p52

Trotenville.

Pour de l' esprit, mademoiselle, les gens de notre profession en regorgent. Eh ! Qui en auroit, si nous n' en avions pas ? Nous sommes tous les jours parmi tout ce qu' il y a de gens de qualité. Je sors présentement de chez la femme d' un élu, où je me suis fait admirer par mon esprit ; j' ai deviné une énigme du Mercure galant. Vous savez, madame, que c' est là présentement la pierre de touche du bel-esprit.

Colombine.

Ah ! Par ma foi, les beaux esprits sont donc bien communs ? Car la moitié du Mercure n' est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, monsieur, vous n' avez pas besoin que l' on imprime le vôtre, pour faire connoître votre mérite au public ; on sait assez que vous êtes l' honneur de l' escarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoi vous avez un si petit cheval.

Trotenville.

J' avois autrefois un carrosse à un cheval ; mais mes amis m' ont conseillé de changer de voiture, afin de ne pas causer une erreur dans le public, qui prend souvent, dans cet équipage-là, un maître à danser pour un lévrier d' Hippocrate.

Colombine.

Vous devriez bien avoir un carrosse à deux chevaux : depuis que l' on ne joue plus, il y a tant de chevaliers qui en ont à vendre.

p53

Trotenville.

Je ne donnerais pas ce petit cheval-là pour les deux meilleurs chevaux de Paris ; c' est un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Bastille, il m' emmène à Vincennes. Nous appelons ces petits animaux-là, parmi nous, *un tendre engagement*.

Colombine.

Comment donc ! Qu' est-ce que cela veut dire, un tendre engagement ?

Trotenville.

Vraiment oui. Est-ce que vous ne savez pas " qu' un tendre engagement va plus loin qu' on ne pense ? " (il chante ces derniers mots.)

Colombine.

Ah, ah ! On voit bien que monsieur sait son opéra, et qu' il en est.

Trotenville.

Moi, de l' opéra ? Moi ? Fi ! Fi !

Colombine.

Comment donc, fi, fi ?

Trotenville.

Hé fi ! Vous dis-je : j' en ai été autrefois ; mais il m' a fallu plus de vingt lavements et autant de médecines pour me purifier du mauvais air que j' y avois respiré.

Isabelle.

Vous me surprenez, monsieur : j' avois toujours cru que l' opéra étoit le lieu du monde où l' on prenoit le meilleur air.

p54

Colombine.

Bon, bon ! Monsieur De Trotenville a beau dire, il voudroit y être rentré, comme tous ceux qui en sont sortis : c' est un Pérou ; il n' y a pas jusqu' aux violons qui n' aient des justaucorps bleus galonnés.

Trotenville.

Je veux que le premier entrechat que je ferai me coupe le cou, si jamais j' y mets le pied ! Vous moquez-vous de moi ? Quand on me donneroit un tiers dans l' opéra, je n' y rentrerois pas. Pour quelques... quelques femmes, que l' on achète bien, de par tous les diables ! J' irois prostituer ma gloire, et figurer avec le premier venu ! Nous sommes glorieux comme tous les diables dans notre profession.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? L' opéra n' est plus bon que pour les filles. Il n' y a pas aussi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l' entêtement des jeunes gens. C' est une fureur, mademoiselle, et toutes les coquettes s' en plaignent hautement, et disent que l' opéra leur enlève les meilleures pratiques, et qu' elles sont ruinées de fond en comble.

Colombine.

Je le crois bien : ces personnes-là ont grande raison ; et si j' étois d' elles, je leur ferois rendre jusqu' à la moindre petite faveur qu' elles auroient reçue.

Trotenville.

Eh ! Là, là, donnez-vous patience ; on leur fera peut-être tout rendre : mais cependant elles usent en toute rigueur de leurs priviléges ; et un amant

p55

qui n' exprime son amour qu' avec des fontanges et

des bas de soie, se morfond dix ans derrière leur porte.

Isabelle, regardant l' habit de Trotenville.

Mon dieu, que voilà un joli habit ! Je vous trouve un fonds de bon air que vous répandez sur tout. Trotenville.

Fi, madame ! Vous vous moquez ; c' est une guenille.

Que peut-on avoir pour cinquante ou soixante pistoles ? Je voudrois que vous vissiez ma garde-robe ; elle est des plus magnifiques, et si, sans vanité, elle ne me coûte guère.

Colombine.

Ho bien, monsieur, nous la verrons une autre fois ; mais présentement je vous prie de danser un menuet avec moi.

Trotenville.

Oui-dà, très volontiers : allons.

Colombine.

Qui est cet homme-là qui est avec vous ?

Trotenville.

C' est ma poche. Tel que vous le voyez, il n' y a point d' homme au monde qui gourmande une chanterelle comme lui ; il feroit danser, s' il l' avoit entrepris, tous les invalides et leur hôtel. Vous allez voir. (l' homme prend la poche dans la queue du cheval, et en joue ; Colombine et Trotenville dansent.) eh bien, madame ! Que dites-vous de ma danse ?

Isabelle.

J' en suis charmée.

p56

Trotenville.

Ne voulez-vous point que j' aie l' honneur de danser avec vous ?

Isabelle.

Pour aujourd' hui, monsieur, il n' y a pas moyen ; je suis d' une fatigue, cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter, je vous prie de me dire combien vous prenez par mois.

Trotenville.

Par mois, madame ! C' est bon pour les maîtres à danser fantassins. On me donne une marque chaque visite ; et je veux vous montrer quel a été le travail de cette semaine. Hé ! Qu' on m' apporte ma valise. Vous allez voir. Allez donc. (on détache une valise, que l' on apporte pleine de marques faites de cartes.)

Colombine.

Ah, mon dieu ! Vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là.

Trotenville.

Bon, bon ! C' est le travail d' une semaine ; et si, ce que je vous montre-là, c' est de l' argent comptant. Je n' ai qu' à aller chez le premier banquier, je suis sûr de toucher un demi-louis d' or de chaque billet.

Colombine.

Un demi-louis d' or pour une leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs maîtres qu' un écu par mois.

Trotenville.

Il est vrai ; mais dans ce temps-là les maîtres à

p57

danser n' étoient pas obligés d' être dorés dessus et dessous, comme à présent ; et une paire de galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la ville.

Mais présentement on ne nous regarde pas, si nous n' avons le cheval et le laquais.

Colombine.

Ah ! Mademoiselle, voilà votre maître à chanter,  
M Amilaré-Bécarre.

Isabelle, à Trotenville.

Ne vous en allez pas, monsieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là ; c' est un italien.

Trotenville.

Très volontiers, madame ; cela me fera bien du plaisir : car tel que vous me voyez, je suis à deux mains, et je chante aussi bien que je danse.

## ACTE 1 SCENE 8

Isabelle, Colombine, M De Trotenville, M Amilaré.

Trotenville, après avoir examiné Amilaré.

Voilà un visage bien baroque ! Les musiciens italiens sont de plaisants originaux. Ne diroit-on pas que ce seroit là un siamois échappé d' un écran ? Comment vous appelez-vous, monsieur ? (Amilaré répète une douzaine de noms.) voilà bien des noms : il faut, monsieur, que vous ayez bien des pères. C' est un calendrier que cet homme-là.

p58

Isabelle.

Je suis ravi, messieurs, que vous vous trouviez ensemble. L' on n' est pas malheureux, quand on peut

unir deux illustres. (au maître à chanter.) je vous prie, monsieur, de vouloir bien chanter un air.

Amilaré, bégayant.

Je, je, je, je, le, le veux bien.

Trotenville.

Quoi ! C' est là un maître à chanter ? Miséricorde !

(Amilaré chante.)

Isabelle, après qu' il a chanté.

Eh bien ! Monsieur, que dites-vous de ce chant-là ?

Trotenville.

Ah, ah ! Voilà une voix d' un assez beau métal ; cela n' est pas mal.

Colombine.

Comment pas mal ! Il faut se jeter par les fenêtres, quand on a entendu chanter ainsi.

Trotenville.

Ho ! Tout doucement, s' il vous plaît ; je ne sais point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, mademoiselle, je ne suis point de ces gens qui louent à plein tuyau. Un homme comme moi, qui a été toute sa vie nourri de dièses et de bémols, est diablement délicat en musique.

Amilaré, bégayant.

Monsieur apparemment n' aime pas l' italien ; mais j' ai fait depuis peu un petit duo en françois, que je veux chanter avec lui, et je suis sûr qu' il ne lui déplaira pas. (il lui présente un papier de musique.)

p59

Trotenville.

Voyons. Qu' est-ce donc, s' il vous plaît, que tous ces pieds de mouche qui sont au commencement des lignes ?

Amilaré.

Ce sont des dièses, pour montrer que c' est un a mi la ré bécarré. Je ne compose jamais que sur ce ton, et c' est pour cela que j' en porte le nom.

Trotenville.

Ah, ah ! Vous composez donc toujours sur ce ton-là ?

Amilaré.

Oui, monsieur.

Trotenville, rendant le papier.

Et moi, monsieur, je n' y chante jamais.

Amilaré.

Eh bien ! Monsieur, voilà un autre air en d la ré sol.

Trotenville.

La rissole vous-même. Je vous trouve bien admirable de me donner des sobriquets.

Amilaré.

Voilà un homme qui est bien fâcheux ! Je vous dis, monsieur, que cet air-là est en d la ré sol, et qu' il n' est pas si difficile que l' autre.

Trotenville.

Qui n' est pas si difficile que l' autre ! Croyez-vous, mon ami, que la musique m' embarrasse ? Je vous trouve plaisant.

p60

Amilaré.

Je ne dis pas cela... allons. (ils chantent ensemble.)

Cupidon ne sait plus de quel bois faire flèche.

Cela ne vaut pas le diable. (bégayant.) cu, cu, cu.

Trotenville.

Cu, cu, cu... voilà un air bien puant.

Amilaré.

Allons, monsieur, tout de bon : cu, cu, cu... chantez donc juste, si vous voulez.

Trotenville, lui jetant le papier au nez.

Oh ! Chantez juste vous-même ; je sais bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois pas bien qu' il faut marquer là une dissonance, et que l' octave s' entrechoquant avec l' unisson, vient à former un dièse bémol. Mais, voyez cet ignorant !

Amilaré.

Monsieur, avec votre permission, si les musiciens n' en savent pas plus que vous, ce sont de grands ânes.

Trotenville.

Plaît-il, mon ami ? Savez-vous que vous êtes un sot par nature, par bémol et par bécarré ? Je vous apprendrai à insulter ainsi la croche françoise.

Amilaré.

Un sot ! à moi ! (il donne de son chapeau dans le visage de Trotenville.)

Trotenville, mettant la main sur son épée.

Par la mort ! Par le sang ! ... mesdames, je vous donne le bonsoir. (il s' en va d' un côté, et Amilaré de l' autre.)

ACTE 1 SCENE 9

p61

Colombine, seule, riant.

Ah ! Ah ! Ah ! De la manière qu' il s' y prenoit, je

croyois qu' il alloit tout tuer.

## ACTE 2 SCENE 1

p62

Le théâtre représente une place publique.

Arlequin, Mezzetin.

Arlequin.

Oh ça ! Je vous dis encore une fois que nous nous brouillerons, si vous ne me tenez parole. J' ai fait le barbier ; j' ai volé la bourse ; il y avoit cent louis d' or dedans ; vous m' en avez promis dix : je prétends les avoir, ou je ne me mêle plus de rien.

Mezzetin.

Que tu es impatient ! Je te les ai promis, et tu les auras ; et de plus, je te promets de te faire épouser Colombine ; mais il faut faire encore une petite fourberie.

Arlequin.

Pour épouser Colombine, j' en ferois cinquante, des fourberies.

Mezzetin.

Oh ça ! Tiens-toi un peu en repos, et laisse-moi rêver au moyen de t' introduire chez Monsieur Sotinet, pour rendre cette lettre à Isabelle.

p63

Arlequin, pendant que Mezzetin rêve.

J' aurai Colombine, au moins.

Mezzetin.

Oui, vous dis-je, vous l' aurez. (il rêve.)

Arlequin.

Et Colombine m' aura-t-elle aussi ?

Mezzetin.

Eh morbleu, oui ! Vous l' aurez, et elle vous aura.

Laissez-moi en repos. (il rêve.)

Arlequin, comptant les boutons de son justaucorps.

Je l' aurai, je ne l' aurai pas ; je l' aurai, je ne

l' aurai pas ; je l' aurai, je ne l' aurai pas : je ne

l' aurai pas. (il pleure.)

Mezzetin.

Qu' est-ce ? Qu' avez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ?

Arlequin.

Je n' aurai pas Colombine : hi, hi, hi !

Mezzetin.

Qui est-ce qui vous a dit cela ?  
Arlequin, montrant ses boutons.  
C'est la boutonomancie.  
Mezzetin.  
Que le diable t'emporte, toi et la boutonomancie !  
Laisse-moi songer en repos. Je t'assure, encore une fois, que tu auras Colombine, le colombier, les pigeons, et tout ce qui a relation à elle. Console-toi donc, et ne m'interromps pas davantage. (il rêve.)  
Arlequin.  
Voilà Colombine, (il montre le doigt index de sa main droite.)

p64

et voici Arlequin. (il montre le doigt index de sa main gauche.) Arlequin dit : bonjour, ma colombelle. Colombine répond : bonjour, mon pigeonneau... adieu, ma belle... adieu, mon... Mezzetin, lui donnant un coup de pied au cul.  
Adieu, vilain magot. Tu ne veux donc pas te tenir un moment en repos ?  
Arlequin.  
Je répétois le compliment de noce.  
Mezzetin.  
Pour vous empêcher de complimenter davantage, venez ça. (il lui prend les mains, et les lui fourre dans sa ceinture.) si vous ôtez vos mains de là, vous n'épouserez point Colombine. (il rêve.)  
Arlequin, les mains dans sa ceinture.  
Mezzetin !  
Mezzetin.  
Que vous plaît-il ?  
Arlequin.  
Y aura-t-il des violons à ma noce ?  
Mezzetin.  
Oui, il y aura des violons, des vielles, et de toutes sortes d'instruments. (il rêve.)  
Arlequin.  
Mezzetin !  
Mezzetin.  
J'enrage ! Que vous plaît-il ?  
Arlequin.  
Et y dansera-t-on, à la noce ?

p65

Mezzetin.  
On y dansera ; oui, bourreau. Ne te tairas-tu

jamais ? (il rêve.)

Arlequin.

On dansera à ma noce, et je danserai avec

Colombine ! Ah ! Quel plaisir ! (il danse.)

Mezzetin.

Oh ! Pour le coup, c' en est trop. Couchez-vous, vite.

(Arlequin se couche par terre.) nous verrons un peu  
à présent si vous vous tiendrez en repos.

Imaginez-vous que vous êtes dans un lit, et que vous  
dormez.

Arlequin.

Je suis dans un lit ?

Mezzetin.

Oui, dans un lit, et Colombine est couchée avec  
vous. (il rêve.)

Arlequin.

Mezzetin !

Mezzetin.

à la fin, il faudra que je change de nom. Que  
voulez-vous ?

Arlequin.

Fermez les rideaux du lit, de peur du vent.

Mezzetin, faisant semblant de tirer les rideaux du  
lit.

Quelle patience ! (il rêve.)

Arlequin.

Mezzetin !

Mezzetin.

Encore ! Qu' est-ce qu' il y a, double enragé chien ?

p66

Arlequin.

Donnez-moi le pot-de-chambre.

Mezzetin prend son bonnet et le met auprès de la  
tête d' Arlequin.

Tiens, voilà le pot-de-chambre ; puisses-tu pisser  
la parole !

Arlequin.

Ah ! Ma chère Colombine, que je t' embrasse, mon  
petit coeur, m' amour. (il se roule sur le théâtre.)

Mezzetin.

Tenez, tenez ! Si je prends un bâton, je te romprai  
bras et jambes à la fin. Veux-tu t' arrêter ? Lève  
tes pieds. (il lui fait lever les pieds, et s' assied  
sur ses genoux, un bâton à la main.) si tu remues à  
présent, ou que tu parles, nous allons voir beau  
jeu. (après avoir rêvé, il dit à lui-même : )

j' habillerai Arlequin en chevalier ; il ira heurter  
à la porte de Sotinet : d' abord, voilà Colombine...

Arlequin.

Colombine ! Et où est-ce qu' elle est ? (il ouvre ses

genoux, et se lève pour voir Colombine. Mezzetin tombe, se relève, et court après Arlequin pour le frapper.)

## ACTE 2 SCENE 2

le théâtre représente l' appartement d' Isabelle.

M Sotinet, Isabelle, Colombine.

Sotinet.

Madame, je vous déclare, pour la dernière fois, que je ne veux plus voir tout ce train-là dans ma maison. Je ne sais plus qui y est maître. Que ne payez-vous

p67

les gens à qui vous devez ? Et pourquoi faut-il que j' aie tous les jours la tête rompue de vos folles dépenses, qui me mènent à l' hôpital ? Je ne vois ici que des marchands qui apportent des parties, ou des maîtres qui demandent des mois.

Isabelle.

Ah ! Vraiment, je vous trouve plaisant ! J' aime assez vos airs de reproches ! Et depuis quand les maris prennent-ils ces hauteurs-là avec leurs femmes ? Sachez, s' il vous plaît, monsieur, qu' un homme comme vous, qui a épousé une fille de qualité comme moi, est trop heureux quand elle veut bien s' abaisser à porter son nom. Mon mérite n' est-il pas bien soutenu d' avoir pour piédestal le nom de Monsieur Sotinet ! Madame Sotinet ! Ah ! Quelle mortification ! Je sens un soulèvement de coeur, quand j' entendis seulement prononcer le nom de Monsieur Sotinet.

Colombine.

Et que n' en changez-vous, madame ? N' est-ce pas la mode ? Je connois un homme qui s' appelle Monsieur Josset, et sa femme se fait appeler la Marquise De Bas-Aloï.

Sotinet.

Taisez-vous, impertinente ; on ne vous parle pas. Est-ce à vous à mettre là votre nez ? Vous n' êtes pas plus sage que votre maîtresse.

Isabelle.

Pourquoi voulez-vous qu' elle se taise, quand elle a raison ? Ne sait-on pas assez dans le monde l' honneur

p68

que je vous ai fait, quand je vous ai épousé ?  
Mais vous devez vous mettre en tête que je vous ai  
plutôt pris pour mon homme d' affaires que pour mon  
mari ; et je vous prie de ne plus vous mêler de ma  
conduite.

Colombine.

Madame parle comme un oracle ; toutes les paroles  
qu' elle dit sont des sentences que toutes les  
femmes devroient apprendre par coeur.

Sotinet.

Vous devriez mourir de honte de la vie que vous  
menez. On n' entend parler d' autre chose que de  
votre jeu et de vos dépenses. Nous demeurons dans la  
même maison, et il y a huit jours que je ne vous  
ai rencontrée. Vous vous allez promener quand je me  
couche, et vous ne vous couchez que quand je me  
lève.

Isabelle.

Ah ! Colombine, ne te souviens-tu point de ce petit  
air que m' apprit hier monsieur le marquis ? Je l' ai  
oublié.

Colombine.

Non, madame ; mais, si vous voulez, je vais vous en  
chanter un que je viens d' apprendre. La, la, la.

Sotinet.

Te tairas-tu donc, coquine ? Il y a long-temps que  
je suis las de tes impertinences. C' est toi qui me  
la gâtes, et un grand traîneur d' épée qui ne bouge  
d' ici. Mais j' empêcherai bien que cela ne dure, et  
je veux que tu sortes tout présentement de chez moi.  
Allons, qu' on déniche tout-à-l' heure.

p69

Colombine.

Moi ? Je n' en ferai rien.

Sotinet.

Tu n' en sortiras pas ?

Colombine.

Non, je n' en sortirai pas.

Sotinet.

Comment donc ? Est-ce que je ne suis pas le maître  
ici ?

Colombine.

Pardonnez-moi.

Sotinet.

Je ne pourrai pas mettre dehors une coquine de  
servante quand il me plaira ?

Colombine.

Je ne dis pas cela.

Sotinet.

Eh ! Pourquoi dis-tu donc que tu ne sortiras pas ?

Colombine.

C' est que je vous aime trop.

Sotinet.

Je ne veux pas que tu m' aimes, moi ; je veux que  
tu me haïsses.

Colombine.

Il m' est impossible ; je sens pour vous une  
tendresse... allez, cela n' est guère bien de n' avoir  
pas plus de naturel pour des gens qui vous  
affectionnent.

(elle pleure.)

Sotinet.

Oh ! La bonne bête !

p70

Isabelle.

Eh bien ! Monsieur, aurez-vous bientôt fait ?

Savez-vous que je ne m' accommode point de tous vos  
dialogues. Je vous prie, monsieur, de vous en aller  
dans votre appartement, et de me laisser en repos  
dans le mien. Sitôt que je suis un moment avec vous,  
mes vapeurs me prennent d' une violence épouvantable.

Sotinet.

Je m' ennuie bien aussi d' y être, madame, et je  
voudrois...

Isabelle.

Ah ! Colombine, je n' en puis plus. Soutiens-moi.

De l' eau de la reine d' Hongrie. Hai !

Colombine.

Hé ! Monsieur, retirez-vous ; voilà madame qui  
trépasse, et je la garantis morte, si vous ne  
décampez tout-à-l' heure.

## ACTE 2 SCENE 3

Isabelle, Colombine.

Colombine.

Là, là, revenez ; il est parti : cela vaut bien  
mieux qu' une bouteille d' eau de la reine d' Hongrie.  
Ma foi ! Madame, je ne sais pas ce que vous faites  
de cet homme-là ; mais je sais bien, moi, ce que j' en  
ferois, si j' étois à votre place. Quel moyen de  
vivre avec lui ? Il a toute la journée le gosier  
ouvert pour faire enrager tout le monde.

p71

Isabelle.

à te dire vrai, Colombine, je suis bien lasse de la vie que je mène. C' est un homme qui n' est jamais dans la route de la raison ; il a des travers d' esprit qui me désolent. Mais que veux-tu ? Je suis mariée ; c' est un mal sans remède. Toute ma consolation est que nous nous ferons bien enrager tous deux.

Colombine.

Mariée ! Voilà une belle affaire ! Est-ce là ce qui vous embarrassé ? Bon, bon ! On se démarie aussi facilement qu' on se marie ; et je savois toujours bien, moi, que tôt ou tard il en falloit venir là ; il n' y avoit pas de raison autrement. Il ne tiendra donc qu' à faire impunément enrager les femmes, sous prétexte qu' elles sont douces et qu' elles n' aiment pas le bruit ! Oh ! Vous en aurez menti, messieurs les maris ; et quand il n' y auroit que moi, j' y brûlerai mes livres, ou cela sera autrement. Donnez-moi la conduite de cette affaire-là ; vous verrez comme je m' y prendrai.

Isabelle.

Mon dieu ! Colombine, je voudrois bien n' en point venir là : je fais même tout ce que je puis pour avoir quelque estime pour Monsieur Sotinet ; mais je ne saurois en venir à bout. Je voudrois, Colombine, que tu fusses mariée ; tu verrois si c' est une chose si aisée que d' aimer un mari.

Colombine.

Bon ! Est-ce que je ne le sais pas bien ? N' allez pas

p72

aussi vous mettre en tête de le vouloir faire ; vous y perdriez vos peines et votre temps.

Isabelle.

Et va, va ; je n' y tâche que de bonne sorte. Mais nous perdons bien du temps. Je dois aller passer l' après-dînée chez la marquise : viens achever de m' habiller dans mon cabinet.

Colombine.

Mais, madame, qui est-ce qui entre là ?

ACTE 2 SCENE 4

Isabelle, Colombine, le Chevalier De Fondsec.

Le chevalier.

Un dévoiement, madame, causé à ma bourse par les

fréquentes crudités d' une fortune indigeste, m' a obligé d' avoir recours au remède astringent d' un petit billet payable au porteur, que j' apportois à monsieur votre époux ; mais n' y étant pas, j' ai cru qu' un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les dames, et que vous ne seriez pas fâchée de connoître le chevalier De Fondsec.

(tout ce rôle du chevalier se prononce en gascon.)

Isabelle.

Je suis ravie, monsieur, de l' honneur que je reçois ; mais je voudrois que ce ne fût pas une suite de votre malheur, et devoir à ma bonne fortune, et non pas à

p73

votre mauvaise, la visite que je reçois : mais il faut espérer que vous serez plus heureux.

Le Chevalier.

Comment voulez-vous, madame ? Pour être heureux, il faut jouer ; pour jouer, il faut avoir de l' argent ; et pour avoir de l' argent, que diable faut-il faire ? Car nous autres chevaliers de Gascogne, nous n' avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

Colombine.

Il est vrai que de mémoire d' homme on n' a jamais vu venir une lettre-de-change de ce pays-là.

Isabelle.

Monsieur le chevalier voudra bien passer toute l' après-dînée avec nous ?

Le Chevalier.

Ma foi, madame, je ne sais pas si je pourrai me prostitter à votre visite ; car c' est aujourd' hui mon grand jour de femmes. Je m' en vais voir sur mes tablettes. (il tire ses tablettes, et lit.) le mercredi, à cinq heures, chez Dorimène. Oh ! Ma foi, il est trop tard. à cinq heures et un quart, chez la comtesse qui m' a envoyé cette épée d' or : (en riant). Ah ! Ah ! La sotte prétention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pèse que soixante louis ! Non, madame, je n' irai pas, vous dis-je ; j' y perdrois. à six heures et demie, promis à Toinon, au troisième étage, rue Tireboudin. Oh ! Ma foi, cette visite-là se peut remettre. Allons, madame, je suis à vous pendant toute l' après-dînée, et pendant toute la nuit, si vous voulez :

p74

il en coûtera la vie à trois ou quatre femmes ;  
mais qu'y faire ? Le moyen d'être partout ?

## ACTE 2 SCENE 5

Isabelle, Colombine, le chevalier,  
un laquais.

Le Laquais.

Monsieur, vos laquais sont là-bas, qui demandent  
à vous parler.

Le Chevalier.

Dis-leur que je n'ai rien à leur dire.

Le Laquais.

Ils font un bruit de diable ; ils disent qu'il y a  
trois jours qu'ils n'ont mangé.

Le Chevalier.

Voilà de plaisants marauds ! Est-ce à faire à ces  
coquins-là à manger ? Et que feront donc les  
maîtres ? (vers Isabelle.) madame, voyez là-bas  
s'il y a quelque chose de reste, et qu'on leur donne  
seulement pour les empêcher de crier.

Isabelle, au laquais.

Dites là-bas qu'on leur donne à manger.

## ACTE 2 SCENE 6

p75

Isabelle, Colombine, le chevalier.

Colombine.

Il faut dire la vérité ; monsieur le chevalier est  
d'un bon naturel : il ôteroit volontiers le  
morceau de sa bouche pour le donner à ses gens.

Le Chevalier.

Ces gueux-là sont trop heureux avec moi. C'est une  
commission que de me servir.

Colombine.

Ils sont quelquefois trois jours sans manger ; mais  
aussi je crois que vous leur donnez de gros gages.

Le Chevalier.

Je le crois, vraiment ; au bout de trois ans je leur  
donne congé pour récompense.

Colombine.

Ils ne sont pas malheureux. Voilà le meilleur de  
votre condition.

Isabelle.

Oh ! ça, monsieur le chevalier, voilà un chagrin qui  
me saisit. Que ferons-nous après la collation ?

Quand je n' ai plus que deux ou trois plaisirs à prendre dans le reste du jour, je suis dans une langueur mortelle ; et je m' ennuie presque toujours, dans la crainte que j' ai de m' ennuyer bientôt. Il faut envoyer voir ce que l' on joue aux italiens. Broquette, broquette !

## ACTE 2 SCENE 7

p76

Isabelle, Colombine, le chevalier,  
un laquais.  
Le Laquais.  
Madame ?  
Isabelle.  
Allez voir ce que l' on joue aujourd' hui à l' hôtel de Bourgogne.

## ACTE 2 SCENE 8

Isabelle, Colombine, le chevalier.  
Colombine.  
Je ne sais, madame, ce que vous voulez faire ; mais je vous avertis que monsieur a enfermé une roue du carrosse dans son cabinet, pour vous empêcher de sortir.  
Isabelle.  
Qu' importe ? Nous irons dans le carrosse de monsieur le chevalier.  
Le Chevalier.  
Cela ne se peut pas, madame ; mon cocher s' en sert : c' est que je lui donne mon carrosse un jour la semaine pour ses gages ; c' est aujourd' hui son jour, et il l' a loué à des dames qui sont allées au bois de Boulogne.

p77

Colombine.  
Cela ne doit pas nous arrêter. Si madame veut aller à l' opéra, je trouverai bien un carrosse.  
Isabelle.  
Ah ! Fi, Colombine, avec ton opéra. Peut-on revenir à la demi-Hollande, quand on s' est si long-temps servi de batiste ? J' y allai dès deux heures à la

première représentation ; j' eus tout le temps de m' ennuyer avant que l' on commençât ; mais ce fut bien pis, quand on eut une fois commencé.

Colombine.

Je ne conçois pas comment on peut s' ennuyer à l' opéra ; les habits y sont si beaux !

Isabelle.

Je vois bien que nous ne sommes pas engouées de musique aujourd' hui, et qu' il faudra nous en tenir à la comédie italienne.

Le Chevalier.

En vérité, madame, je ne sais pas quel plaisir vous trouvez à vos comédies italiennes ; les acteurs y sont détestables. Est-ce qu' Arlequin vous divertit ?

C' est une pitié. Excepté cet homme qui parle normand dans l' empereur de la lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J' étois dernièrement à une pièce nouvelle ; elle n' étoit pas encore commencée, que j' entendis accorder les sifflets au parterre, comme on fait les violons à l' opéra. Je m' en allai aussitôt, pestant comme un diable contre ces nigauds-là, et je n' en voulus pas voir davantage.

p78

Isabelle.

Vous n' attendîtes donc pas que la toile fût levée ?

Le Chevalier.

Hé ! Vraiment non. Ne voit-on pas bien d' abord à ces indices-là qu' une pièce ne vaut rien ?

## ACTE 2 SCENE 9

Isabelle, Colombine, le chevalier,  
un laquais.

Isabelle, au laquais.

Approchez, petit garçon. Eh bien ! Quelle pièce joue-t-on ?

Le Laquais.

Madame, on joue le sirop pour purger.

Le Chevalier.

Ne vous l' avoïs-je pas bien dit, madame ? Ces gens-là ne jouent que de vilaines choses.

Le Laquais.

Madame, combien mettra-t-on de couverts ?

Isabelle.

Deux : un pour monsieur le chevalier, et l' autre pour moi.

Le Laquais.

N' en mettra-t-on pas aussi un pour monsieur ?  
Isabelle.  
Non. Ne savez-vous pas bien que monsieur ne mange  
point à table quand il y a compagnie ?

p80

Le Chevalier, au laquais.  
Parle, mon ami ; mets deux couverts pour moi ; je  
mangerai bien pour deux personnes.

### ACTE 3 SCENE 1

Aurélio, Mezzetin.  
Aurélio dit à Mezzetin que sa soeur Isabelle est  
presque déterminée à souffrir qu' on la sépare d' avec  
son mari ; que Colombine, qui travaille de concert  
avec lui, est après elle pour la déterminer  
entièrement ; qu' on plaidera devant le dieu  
d' Hymen, et que lui-même sera la divinité qui  
prononcera l' arrêt. Mezzetin s' en réjouit, et dit  
qu' il cherchera un avocat pour plaider en faveur  
d' Isabelle : après quoi ils s' en vont.

### ACTE 3 SCENE 2

Isabelle, Colombine.  
Colombine.  
Dieu merci, madame, ce que je demandoïs est enfin  
arrivé : nous plaiderons, morbleu ! Nous plaiderons !  
La gueule du juge en pètera, et je ne souffrirai  
pas que vous soyez plus long-temps le rendez-vous  
des violences de Monsieur Sotinet. Vous ne serez  
plus Madame Sotinet, ou j' y perdrai mon latin. Je  
viens de consulter un avocat de mes amis sur votre  
affaire. Bon ! Il dit que cela ira son grand  
chemin, et qu' il y auroit là de quoi faire casser  
aujourd' hui vingt mariages.

p81

Isabelle.  
En vérité, Colombine, j' ai eu bien de la peine à  
me résoudre à ce que tu as voulu. On va me tympaniser  
par la ville, et je vais donner la comédie à tout  
Paris.  
Colombine.

Ah ! Vraiment, nous y voilà ! On va vous tympaniser !  
Eh ! Mort non pas de ma vie, madame, c' est vous  
éterniser, que de faire un coup d' éclat comme  
celui-là ! Dites-moi, je vous prie, auroit-on tant  
d' empressement à lire l' histoire galante de certaines  
femmes, si une séparation ne les avoit rendues  
célèbres ? Sauroit-on la magnificence de Madame  
Lycidas, en justaucorps de soixante pistoles, les  
discretions qu' elle perd avec son galant, si elle  
n' avoit pas plaidé contre son mari ? Et l' on n' auroit  
jamais connu tout l' esprit d' Artémise, sans ses  
lettres, qui ont été produites à l' audience. Je vous  
le dis, madame, il n' y a rien tel que de bien débuter  
dans le monde, et voilà le plus court chemin. On  
avance plus par là en un jour d' audience qu' en vingt  
années de galanterie ; et vous me remercierez dans  
peu des bons avis que je vous donne.

Isabelle.

Il falloit donc, Colombine, que j' apprisse de  
longue main à mépriser, comme ces femmes dont tu me  
parles, les chimères et les fantômes de réputation  
et d' honneur qui font peur aux esprits simples comme  
le mien. Je conviens, avec toi, qu' il y a beaucoup

p82

d' honnêtes femmes qui sont lasses de leur métier et  
de leur mari ; mais, du moins, elles n' en instruisent  
pas la ville par la bouche d' un avocat, et ne se font  
point déclarer fieffées coquettes par arrêt de la  
cour.

Colombine.

C' est qu' elles n' ont pas un mari aussi bourru que  
vous en avez un. Vous êtes trop bonne, et vous  
gâtez les maris. Une bonne séparation, madame, une  
bonne séparation ; et le plus tôt, c' est le  
meilleur. Il y a déjà près de deux ans que vous êtes  
femme de Monsieur Sotinet ; et quand ce seroit le  
meilleur mari du monde, il seroit gâté depuis le  
temps.

Isabelle.

Fais donc tout ce que tu voudras. Mais, faudra-t-il  
que j' aille solliciter toutes ces jeunes barbes de  
juges, qui me riront au nez, et qui sont ravis  
d' avoir des affaires de cette nature-là ?

Colombine.

Oh ! Madame, ne vous mettez point en peine, vous  
n' irez point aux juridictions ordinaires : le dieu  
d' Hymen est arrivé depuis quelque temps en cette  
ville, pour démarier toutes les personnes qui sont  
lasses du mariage. Il aura de la pratique, comme  
vous pouvez juger. Je veux qu' il commence par vous.

Laissez-moi faire ; j' ai une peste de tête...

### ACTE 3 SCENE 3

p83

Arlequin, Isabelle, Colombine.

Colombine.

Ah ! Mon pauvre Arlequin, tu viens ici bien à propos. (à Isabelle.) tenez, madame, voilà l' avocat que je vous veux donner. (à Arlequin.) viens ça, sais-tu plaider ?

Arlequin.

Si je sais plaider ? J' ai été quatre ans cocher du plus fameux avocat de Paris. Il me fit une fois plaider en sa place pour un homme qui avoit fait quelque petite friponnerie. Il devoit naturellement, et suivant toutes les règles de la justice, aller droit aux galères : je lui épargnai la fatigue du chemin : je fis tant qu' il n' alla qu' à la grève. Je criai comme un diable.

Colombine.

Tu plaides donc bien ? Il n' en faut pas davantage pour gagner le procès le plus désespéré. Allons, viens ; suis-moi : je te dirai ce qu' il faut que tu fasses.

Isabelle.

Je ne sais pas, Colombine, dans quelle affaire tu m' embarques là.

Ne vous mettez pas en peine, madame ; je vous en tirerai. Je ne vous dis pas ce que j' ai envie de faire.

### ACTE 3 SCENE 4

p84

Arlequin, Mezzetin.

Mezzetin.

Je te cherchois. Colombine m' a dit que tu avois servi chez un avocat.

Arlequin.

Cela est vrai.

Mezzetin.

étois-tu clerc ?

Arlequin.

Non. C' étoit moi qui recousois les sacs et les étiquettes.

Mezzetin.

J' ai besoin de toi. Voici la dernière fourberie que tu feras : il faut que tu plaides la cause de Mademoiselle Isabelle devant le dieu de l' Hyménée.

Arlequin.

Et comment m' y prendre ? La profession d' avocat n' est pas si aisée.

Mezzetin.

Bon ! Il n' y a rien au monde de si aisé. (à part.) il le faut prendre par la gueule. (haut.) un avocat va le matin en robe au palais. Dès qu' il y est, il entre à la buvette, où il mange des saucisses, des rognons, des langues, et boit du meilleur.

Arlequin.

Un avocat mange des saucisses ? Oh ! Si cela est, je

p85

serai avocat, et bon avocat ; car je mangerai plus de saucisses qu' un autre : je les aime à la folie.

Mezzetin.

D' abord, tu commenceras ton plaidoyer en disant : messieurs, je parle pour Mademoiselle Isabelle, contre son mari, qui est un débauché, un puant, un fou, et autres choses semblables.

Arlequin.

Laisse-moi faire, pourvu que les saucisses marchent...

Mezzetin.

Oh ! Cela s' en va sans dire. Oh ! ça, prends que je sois le juge ; commence par plaider.

Arlequin.

Je ne puis pas.

Mezzetin.

Et d' où vient ?

Arlequin.

C' est que je n' ai pas encore été à la buvette.

Mezzetin.

Nous irons après : répétons toujours auparavant.

Arlequin.

Mais répétons donc aussi la buvette.

Mezzetin.

Voilà une buvette qui te tient bien au coeur ! Tiens, prends que je sois le juge. (il fait semblant de s' asseoir dans un fauteuil, puis dit : ) avocat, plaidez.

Arlequin.

Messieurs...

Mezzetin.  
Fort bien.  
Arlequin.  
Messieurs... messieurs... messieurs, je conclus...  
Mezzetin.  
à quoi concluez-vous ?  
Je conclus à ce que nous allions manger les  
saucisses, avant qu' elles refroidissent. (il s' en va,  
Mezzetin court après.)

### ACTE 3 SCENE 5

M Sotinet, Pierrot.  
Sotinet.  
Eh bien ! Que t' a dit Monsieur De La Griffe,  
mon avocat ? Viendra-t-il bientôt ?  
Pierrot.  
Monsieur, il est bien malade ; il ne pourra pas  
venir : en taillant sa plume, il s' est coupé un peu  
le doigt ; il dit qu' il ne pourra pas plaider dans  
l' état où il est.  
Sotinet.  
Comment ! Est-il fou ?  
Pierrot.  
Il m' a dit qu' il alloit envoyer un jeune homme en  
sa place, qui plaide comme un diable, et qui vous  
fera aussi bien perdre votre procès que lui-même.  
Sotinet.  
Cette affaire-là me fera mourir ; je n' en sortirai  
jamais

à mon honneur. Ma femme m' a fait assigner devant le  
dieu d' Hymen ; on n' est guère favorable aux maris  
à ce tribunal-là. Ce qui me fâche le plus, c' est que  
l' on me fera rendre vingt mille écus que je n' ai  
point reçus. Allons.

Pierrot.  
Hé ! Monsieur, consolez-vous : il y a bien des gens  
qui voudroient être quittes de leurs femmes à ce  
prix-là.

### ACTE 3 SCENE 6

Le théâtre représente le temple de l' Hyménée, au

milieu duquel est un tribunal soutenu de bois de cerfs et de cornes d' abondance. Le dieu de l' Hymen, vêtu de jaune, avec une très grande mante, doublée de souci et parsemée de petits croissants, sort au son des instruments. Il est précédé de la joie et des plaisirs, et suivi du chagrin et de la tristesse.

Après qu' il a fait le tour du théâtre, il va se mettre sur son tribunal, qui est entouré tout aussitôt par une infinité d' enfants et de nourrices, qui tiennent des berceaux, des poêlons, des langes, et autres ustensiles qui servent à élever les petits enfants.

Aurélio, en dieu de l' Hymen ; Colombine, en avocat, sous le nom de Braillardet ; Arlequin, en avocat, sous le nom de Cornichon ; M Sotinet, Isabelle, plusieurs assistants.

Braillardet, plaident.

Pour Messire Mathurin-Blaise Sotinet, sous-fermier, contre la dame Sotinet, sa femme, demanderesse en séparation.

p88

Je ne suis pas surpris, messieurs, de voir à ce nouveau tribunal une femme qui veut secouer le joug d' un mari ; mais je m' étonne de n' y pas voir avec elle la moitié des femmes de Paris.

Cornichon.

Donnez-vous un peu de patience ; nous n' aurons pas plus tôt démarié la première, qu' elles y viendront toutes les unes après les autres.

Braillardet.

En effet, messieurs, une jeune femme qui épouse un vieillard, dans l' espérance de l' enterrer six mois après, n' est-elle pas en droit de lui demander raison de son retardement ; et n' est-elle pas bien fondée à faire rompre son mariage, puisque son mari n' a pas satisfait à l' article le plus essentiel du contrat, par lequel il s' est obligé tacitement à ne pas passer l' année ? Celui pour qui je parle, après avoir long-temps contemplé du port les naufrages de tant de malheureux époux, s' embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage ; et quand il fit ce solécisme en conduite, qu' il souffrit cette léthargie de bon sens, cette éclipse de raison, s' il se fût mis une corde au cou, ou qu' il se fût jeté dans la rivière, il n' auroit jamais tant gagné en un jour.

Cornichon.

Ni sa femme aussi.

Braillardet.

Il fit ce qu' ont accoutumé de faire les gens sur le retour, quand ils épousent de jeunes filles,

c'est-à-dire

p89

qu'il confessa avoir reçu vingt mille écus,  
quoiqu'elle ne lui eût jamais apporté en mariage  
qu'un fonds de galanterie outrée, et une fureur  
effrénée pour le jeu : voilà la dot de la Dame

Sotinet.

Cornichon.

Avec votre permission, Maître Braillardet, vous ne  
vous tiendrez pas pour interrompu si je vous dis que  
vous en avez menti : il a reçu vingt mille bons écus.  
Braillardet.

Des démentis, messieurs, des démentis ! Il est vrai  
que voilà le style ordinaire de Maître Cornichon.

Cornichon.

Eh ! Allez, allez votre chemin : je vous vois venir  
avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu ! Une  
femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu !  
Braillardet.

Oui, oui, messieurs ; quand je dis que voilà la dot  
de la Dame Sotinet, je n'avance rien que de  
véritable ; mais ne croyez pas que, parcequ'elle n'a  
rien eu en mariage, elle en dépense moins en se  
mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des  
vieillards achètent en même temps le droit de les  
envoyer à l'hôpital promptement, par leurs dépenses  
extravagantes : c'est ce qu'a presque fait la  
Dame Sotinet ; car enfin le pauvre homme ne fut  
pas plus tôt marié, qu'il vit bien (comme presque  
tous les autres qui s'enrôlent dans cette milice)  
qu'il avoit fait une sottise ; que le mariage est  
une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie ;  
qu'un bon singe et la meilleure femme sont

p90

souvent deux méchants animaux ; et que ce grand  
philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant  
trois ou quatre femmes pendues à un arbre : que les  
hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient  
de semblables fruits !

Cornichon.

Ce fruit-là seroit diablement âcre, et il ne seroit  
bon, tout au plus, qu'en compote.

Braillardet.

Il vit, dès le jour même de son mariage, introduire  
chez lui l'usage des deux lits, usage condamné par

nos pères, inventé par la discorde, et fomenté par le libertinage ; usage que je puis nommer ici la perte du ménage, l' ennemi mortel de la réconciliation, et le couteau fatal dont on égorgé sa postérité.

Cornichon.

Est-ce que l' on se marie pour coucher avec sa femme ?

Fi ! Cela est du dernier bourgeois.

Braillardet.

Il vit fondre chez lui, dès le lendemain, tous les fainéants de la ville, chevaliers sans ordre, beaux esprits sans aveu ; cent petits poètes crottés, vrais chardons du Parnasse ; de ces fades blondins, minces colifichets de ruelles ; en un mot, il vit faire de sa maison une académie de jeux défendus, et fut obligé de payer une grosse amende, à quoi il fut condamné.

Oui, oui, messieurs, je n' avance rien que de véritable ; et, malgré toutes les précautions, il n' a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance signée

p91

Pallot. Mais qui fut le dénonciateur ? Vous croyez peut-être que ce fut, comme d' ordinaire, quelque fripon de laquais, enragé d' avoir été chassé de la maison ; ou quelque joueur, outré d' avoir perdu son argent ? Non, messieurs, non ; ce fut la Dame

Sotinet. La Dame Sotinet ! Oui, messieurs, ce fut elle qui, ne sachant plus où trouver de l' argent pour jouer, alla dénoncer elle-même que l' on jouoit chez elle : elle fut condamnée à trois mille livres d' amende. Son mari les paya ; elle reçut son tiers comme dénonciatrice. Que direz-vous, races futures, d' un pareil brigandage ?

Quid non muliebria pectora cogis,  
auri sacra fames ?

Cornichon.

Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voilà bien du latin de perdu. S' il ne tient qu' à parler latin...

Braillardet.

Hé ! Je parle bon françois, Maître Cornichon ; on m' entend bien. Mais ce n' étoit là qu' un prélude des pièces qu' elle devoit faire par la suite à son mari.

Les piergeries engagées ; la vaisselle d' argent vendue ; des tableaux d' un prix extraordinaire enlevés : car le Sieur Sotinet a toujours été extrêmement curieux d' originaux, et se connoissoit parfaitement en peinture.

Cornichon.

Je le crois bien : il a porté les couleurs assez long-temps pour s' y connoître.



Braillardet.

Cela est faux : il n' a jamais porté que du gris chez un homme d' affaires, et cela s' appelle apprenti sous-fermier, et non pas laquais, Maître Cornichon, et non pas laquais. Mais, messieurs, s' il n' y avoit que de la dissipation dans la conduite de la Dame Sotinet, vous n' entendriez pas retentir votre tribunal des plaintes de son mari ; mais puisqu' il est aujourd' hui obligé d' avouer sa honte et son malheur, approchez, financiers, plumets, chevaliers, et vous godelureaux les plus déterminés ; paroissez sur la scène. Oui, oui, messieurs, nous trouverons de tous ces gens-là dans l' équipage de la Dame Sotinet, équipage qu' elle promène scandaleusement par toute la ville, et la nuit et le jour. Mais, que dis-je, le jour ! Non, ce n' est point pour elle que le soleil éclaire, elle méprise cette clarté bourgeoise ; elle ne sort de chez elle qu' avec les oublious, et n' y rentre qu' à la faveur des crieurs d' eau-de-vie.

Cornichon.

La pauvre femme y est bien obligée. Son mari a la cruauté de lui refuser un flambeau ; il faut bien qu' elle attende le jour pour s' en retourner chez elle.

Braillardet.

On ne manquera pas de vous dire que celui pour qui je suis est un brutal ; j' en tombe d' accord : un ivrogne ; je le veux : un débauché ; j' y consens : un homme même qui est quelquefois attaqué de vertiges ; cela est vrai : mais, messieurs...

p93

Sotinet.

Mais, monsieur l' avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ?

Braillardet.

Hé ! Taisez-vous, ignorant, ce sont des figures de rhétorique qui persuadent. (aux juges.) quand tout cela seroit, dis-je, messieurs, sont-ce des raisons pour faire rompre un mariage ? Si je vous parlois des intrigues de la Dame Sotinet, de ses aventures galantes, de ses subtilités pour tromper son mari ; mais...

vous rougiriez, illustres et vieilles coquettes de notre temps, de voir qu' une femme de dix-huit ans vous a laissées bien loin après elle dans la carrière de la galanterie et j' apprendrois aux femmes qui m' écoutent de nouveaux tours de souplesse (elles n' en savent déjà que trop). Et après cela, messieurs, une

femme, qui est le précis, l' élixir, la mère-goutte  
de la transcendante coquetterie, viendra vous  
demander une séparation ! Ne tiendra-t-il qu' à donner  
de pareilles détorses à l' Hymen ? Ordonnerez-vous  
qu' un mari soit déclaré veuf, avant que d' avoir eu  
le plaisir d' enterrer sa femme ? Non, non, vous  
n' autoriserez point une telle injustice. Nous  
espérons, au contraire, que vous obligerez la  
Dame Sotinet à retourner avec son mari, pour mieux  
vivre avec lui, s' il est possible. C' est à quoi je  
conclus.

Cornichon.

Voilà une belle conclusion. Oh ! ça, ça, nous allons  
voir. (il plaide.)

p94

messieurs, je parle pour Damoiselle Zorobabel de  
Roqueventrousse, demanderesse en séparation, contre  
Mathurin-Blaise Sotinet, sous-fermier, ci-devant  
laquais, et défendeur.

L' aspect de ce sénat cornu, pompe digne de l' Hymen ;  
cet attirail funeste et menaçant, tout cela, je  
l' avoue, m' inspire quelque terreur : mais, d' un  
autre côté, l' équité de ma cause *me recreat et*  
*reficit* ; puisque je parle ici pour quantité de  
femmes, qui vous disent par ma bouche qu' un mari est  
à présent un meuble fort inutile ; et que, quand il  
n' y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour  
cela.

Le mois de mars 87, Mathurin-Blaise Sotinet, âgé  
de soixante-dix ans, sentit un prurit pour la noce,  
une démangeaison pour le mariage ; cette vieille  
rosse, refaite et maquignonée, cette mèche sèche et  
ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour  
qui je parle. Il l' épousa, et il ne tint qu' à lui  
de voir qu' il avoit mis dans sa maison un trésor de  
sagesse et de prudence, puisqu' elle ne dépensa, en  
se mariant, que les vingt mille écus qu' elle avoit  
eus en mariage. Rare exemple de modération pour les  
femmes d' aujourd' hui, qui montent insolemment sur  
une grosse dot, pour insulter à l' économie de leurs  
maris.

Braillardet, en riant.

Ah, ah, ah ! L' économie de la Dame Sotinet !  
J' avois oublié de vous dire, messieurs, que le  
mariage fut presque rompu, parceque le futur n' avoit  
envoyé qu' un carreau de cinq cents écus.

p95

Cornichon.

Je le crois bien : je connois la fille d' un drapier  
qui en a renvoyé un de deux mille livres ; et si,  
dans ce temps-là, les drapiers n' avoient pas gagné  
leur procès contre les marchands de soie.

Braillardet.

La femme d' un sous-fermier, un carreau de cinq cents  
écus !

Cornichon.

Oh ! Taisez-vous donc, si vous pouvez. Si on n' impose  
silence à Maître Braillardet, je n' achèverai  
jamais ma plaidoirie. C' est une femme que cet  
homme-là ; il ne débabille pas.

Vous la voyez, messieurs, à votre tribunal, cette  
innocente opprimée, cette femme qui engage ses  
pierreries, vend sa vaisselle d' argent. Mais pourquoi  
fait-elle tout cela ? Pour tirer son mari de prison.

Le Sieur Sotinet étoit entré malheureusement dans  
l' affaire du bois carré. Tous ses associés sont en  
fuite. On l' appröhende au corps ; on l' entraîne au  
for-l' évêque. Cette chaste tourterelle, privée de  
son tourtereau, que d' impitoyables sergents lui ont  
enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoi,  
messieurs ? Pourquoi encore une fois ? Pour tirer  
son mari d' un cul-de-basse-fosse.

Braillardet.

En vérité, messieurs, voilà une calomnie atroce. Le  
Sieur Sotinet n' a jamais été en prison. Je demande  
réparation.

p96

Cornichon.

Un sous-fermier, jamais en prison ! Eh bien !

Donnez-vous un peu de patience, nous l' y ferons  
bientôt aller.

Mais que dirons-nous, messieurs, de ses débauches,  
ou, pour mieux dire, que n' en dirons-nous pas ? Car,  
jusques à quel excès de crapule cet homme-là ne  
s' est-il point laissé emporter ? Mais, que dis-je,  
un homme ? Non, messieurs, c' est plutôt une futaille,  
ou, pour mieux dire, un râpé qui ne fait que se  
remplir et se vider à tous moments. C' est un  
bouchon ambulant ; c' est une éponge toute dégouttante  
de vin, dont les vapeurs obscurcissent et soufflent  
enfin la chandelle de sa raison.

Braillardet.

Je vous arrête là. C' est une calomnie diabolique...  
le Sieur Sotinet ne boit que de l' eau ; cela est  
de notoriété publique.

Cornichon.

Un homme qui a été toute sa vie dans les aides ne  
boit que de l' eau ! N' avoit-il bu que de l' eau,  
Maître Braillardet, quand, sortant tout chancelant  
d' un cabaret, pour assister à l' enterrement d' un de  
ses meilleurs amis, il se laissa tomber dans la  
fosse, où il seroit encore, si, par malheur pour sa  
femme, on ne l' en eût retiré ? N' a-t-il bu que de  
l' eau, quand il revient chez lui le soir, amenant avec  
soi des femmes d' une vertu délabrée, et qu' il  
maltraite celle pour qui je suis de paroles et de  
coups ?

p97

Braillardet.

De coups ! Ah ! Messieurs, on ne sait que trop que  
c' est le pauvre homme qui les a reçus. Il a porté  
plus de trois mois un emplâtre sur le nez, d' un coup  
de chandelier que sa femme lui a donné.

Sotinet, en pleurant.

Cela est vrai. Je ne saurois m' empêcher de pleurer  
toutes les fois que j' y songe.

Cornichon.

Vous êtes sous-fermier, monsieur, et vous pleurez !  
Mais, s' il n' y avoit que des coups à essuyer, je ne  
m' en plaindrois pas ; car on sait bien qu' une femme  
veut être un peu pansée de la main ; mais de se  
voir, à tous moments, exposée aux extravagances d' un  
fou !

Sotinet.

Moi, fou !

Cornichon.

Oui, messieurs, je vous le garantis tel, et des plus  
fous qui se fassent. On n' a qu' à lire les dépositions  
des témoins, on verra qu' on l' a encore vu  
aujourd' hui courir les rues à pied, la barbe faite  
d' un côté, et le bassin passé à son cou.

Sotinet.

Je n' ai jamais fait d' autre folie que celle de  
prendre ma femme. Hé ! Morbleu, plaidez votre cause  
si vous voulez. (il lève sa canne, et en menace  
Cornichon.)

Cornichon.

Vous voyez, messieurs, que votre présence ne

p98

sauroit servir de gourmette à ce furieux. Que  
seroit-ce, si cette pauvre innocente se trouvoit

toute seule avec lui ? Approchez, malheureuse opprimée ; venez, épouse infortunée : c' est à l' ombre de ce tribunal que vous trouverez un asile assuré contre la pétulance de votre persécuteur. Souffrez-vous, messieurs, qu' une femme qui (comme dit fort élégamment un savant philosophe) doit être, *vas dignitatis, non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing ? Qu' une femme, qui doit être la soucoupe des plaisirs d' un mari, soit le ballon de ses emportements ? Non, messieurs, vous ne souffirez pas que ces innocentes brebis soient si cruellement égorgées par ces loups ravissants ! Eh ! Qui voudroit dorénavant se mettre en ménage, si vous fermiez la porte aux séparations ? Le divorce ayant été de tout temps tout ce qu' il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoût de veuvage anticipé, cette viduité prématurée que vous allez servir à la Dame Sotinet, va faire venir l' eau à la bouche à quantité de femmes de Paris : elles en voudront tâter. Songez, messieurs, aux honneurs que vous allez recevoir ! *cornuum quanta seges !* vous aurez plus d' affaires que toutes les juridictions de la France. L' hôtel de Bourgogne crèvera de monde : vous en aurez toute la gloire, et les comédiens italiens tout le profit.  
*dixi.*  
(pendant que le dieu de l' Hymen va aux opinions, les avocats parlent tous deux à-la-fois.)

p99

Braillardet.  
Quand il y auroit quelque petit grain de folie, il y a des intervalles...  
Cornichon.  
Ah ! Taisez-vous, taisez-vous. (cela se dit à haute voix.)  
jugement.  
Le dieu de l' Hymen.  
Ayant aucunement égard à la requête de la partie de Maître Cornichon, le dieu de l' Hymen a ordonné que la Dame Sotinet demeurera séparée de corps et de biens d' avec son mari ; qu' elle reprendra les vingt mille écus qu' elle a apportés en mariage ; qu' elle jouira, dès à présent, de son douaire, étant réputée veuve, et d' une pension de trois mille livres ; et, attendu la démence avérée du Sieur Sotinet, nous avons ordonné qu' à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites-Maisons, ou à Saint-Lazare.  
Sotinet.  
Moi, enfermé ! Moi, à Saint-Lazare !

Cornichon.

Bon ! Il y a dix ans que vous devriez y être.  
(on emmène le Sieur Sotinet ; Aurélio se découvre  
à Isabelle.)

Arlequin.

Monsieur L' Hyménée, ce n' est pas tout : vous  
venez de défaire un mariage ; mais il s' agit d' en  
refaire un autre entre Colombine et moi.

p100

Colombine.

Ah ! Très volontiers, à condition que l' on nous  
démariera au bout de l' an.

Arlequin.

Je le veux bien ; car j' ai toujours ouï dire qu' une  
femme et un almanach sont deux choses qui ne sont  
bonnes tout au plus que pour une année.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)

[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)

[Baixar livros de Literatura Infantil](#)

[Baixar livros de Matemática](#)

[Baixar livros de Medicina](#)

[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)

[Baixar livros de Meio Ambiente](#)

[Baixar livros de Meteorologia](#)

[Baixar Monografias e TCC](#)

[Baixar livros Multidisciplinar](#)

[Baixar livros de Música](#)

[Baixar livros de Psicologia](#)

[Baixar livros de Química](#)

[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)

[Baixar livros de Serviço Social](#)

[Baixar livros de Sociologia](#)

[Baixar livros de Teologia](#)

[Baixar livros de Trabalho](#)

[Baixar livros de Turismo](#)